

- MURPHY G. & BROWNELL H. (1985), "Category Differentiation in Object Recognition: Typicality Constraints on their Basic Category Advantage", *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, Cognition* 11 (1), 70-84.
- NAGEL T. (1974), "What is it Like to be a Bat", *The Philosophical Review* 83 (4), 433-450.
- PACHERIE E. (2003), « Modes de structuration des contenus perceptifs visuels », in J. Bouveresse & J.-J. Rosat (éds), *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris : Odile Jacob, 263-289.
- PEELEN M., FEI-FEI L. & KASTNER S. (2009), "Neural Mechanisms of Rapid Scene Categorization in the Human Visual Cortex", *Nature* 460, 94-97.
- PERCHEC C. (1999), « Les modèles de la mémoire : revue des études sur l'olfaction et proposition d'un modèle de la mémoire olfactive », *Informations sur les Sciences Sociales* 38 (3), 443-462.
- PROUST M. (1987), *À la recherche du temps perdu. Du côté du chez Swann*, Paris : Robert Laffont.
- QUIAN QUIROGA R. et al. (2005), "Invariant Visual Representation by Single Neurons in the Human Brain", *Nature* 435, 1102-1107.
- REGIER T., KAY P. & COOK R. (2005), "Focal Colors are Universal After All", *PNAS* 102 (23), 8386-8391.
- REGIER T., KAY P. & KHETARPAL N. (2007), "Color Naming Reflects Optimal Partitions of Color Space", *PNAS* 104 (4), 1436-1441.
- ROSCH E. (1973), "Natural Categories", *Cognitive Psychology* 4 (3), 328-350.
- ROSCH E. (1975), "Cognitive Representations of Semantic Categories", *Journal of Experimental Psychology* 104 (3), 192-233.
- SEARLE J. (1995), *La construction de la réalité sociale*, Paris : Gallimard.
- SEARLE J. (2004), *Mind. A Brief Introduction*, Oxford: Oxford University Press.
- SHERMAN G. & CLORE G. (2009), "White and Black Are Perceptual Symbols of Moral Purity and Pollution", *Psychological Science* 20 (8), 1019-1025.
- SPERBER D. (1974), *Le symbolisme en général*, Paris : Hermann.
- VARELA F., THOMPSON E. & ROSCH E. (1993), *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expériences humaines*, Paris : Le Seuil.
- WATHELET O. (2009), *Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels. Étude de cas : la transmission familiale d'un patrimoine olfactif*, Thèse de doctorat en anthropologie, Nice : Université de Nice-Sophia Antipolis.
- WIERZBICKA A. (2008), "Why There Are no <Colour Universals> in Language and Thought", *Journal of the Royal Anthropological Institute* 14 (2), 407-423.
- ZHOU K. et al. (2010), "Newly trained lexical categories produce lateralized categorical perception of color", *PNAS* 107 (22), 9974-9978.

Odeur – évolution des profils combinatoires

1. INTRODUCTION

Qui se hasarde à rechercher sur *Google.fr* (pages France) les documents contenant les mots *Wittgenstein*, *usage* et *signification* est renvoyé, à la fin de l'année 2009, à plus de 17 000 sites – ce qui en dit long sur l'énorme succès qu'a rencontré la conception de la signification comme usage, développée par l'inspirateur des philosophes du langage ordinaire. Notre explorateur des ressources d'Internet trouvera, en bonne position, un discours prononcé par P. Ricœur aux États-Unis, au milieu des années 60, en pleine période structuraliste. Ce texte inédit tente d'adapter L. Wittgenstein à l'air du temps en plaquant la dichotomie saussurienne de la parole et de la langue sur sa pensée. P. Ricœur préconise d'observer les « combinaisons libres des signes dans des phrases nouvelles dans une situation donnée » et de reconnaître au signe, « préalablement à son emploi », un statut à l'intérieur de la langue conçue comme « système clos dans lequel un signe est opposé à un autre signe et où les signes considérés séparément présupposent le tout du système » (1965 : 17). Presque un demi-siècle après cette révision de la théorie wittgensteinienne par P. Ricœur, de nombreux linguistes ont sans doute tendance :

- à insister moins que P. Ricœur sur la liberté des combinaisons, la théorie du figement ayant laissé ses traces ;
- à postuler, avec E. Coseriu (1952), des instances intermédiaires entre langue et parole : divers types de « normes » ;
- à s'interroger sur le bien-fondé du modèle saussurien de système de la langue, vu souvent soit comme trop statique, soit comme trop coupé des réalités extralinguistiques (par exemple psychosociales) qui conditionnent l'exercice de la faculté de langage.

Ces quelques réflexions suffisent pour ébaucher le cadre théorique de notre article, qui privilégiera la perspective diachronique. Conformément aux enseignements de L. Wittgenstein, nous partirons du rôle primordial de l'analyse de l'emploi des mots pour accéder à leur dimension sémantique et, en particulier, à ce que nous appelons leur « logique » ou leur « potentiel catégoriel » (cf. Blumenthal, 2006 : 14 ; 2008 : section 3) : *i.e.* le schéma fondamental des associations verbales ou notionnelles qui les caractérisent et qui contribuent à la conceptualisation des référents¹. Nous reconnaissons donc l'importance au moins heuristique de l'idée que les comportements plus ou moins stéréotypés et spécifiques d'un mot observé statistiquement au niveau de la parole (son « profil combinatoire », défini comme la structure schématique du voisinage syntaxique et sémantique d'un mot-pivot telle qu'elle se manifeste dans un vaste corpus) reflètent les structures sémantiques abstraites qui lui sont propres – sa ou ses « logique(s) » ; celles-ci sont faites, dans le modèle proposé ici, de ce que la sémantique structurale appelait « dimensions ». Comme nous l'avons montré ailleurs, l'intérêt de ces « logiques » dépasse celui d'un simple condensé des usages divers d'un mot, et ce, pour deux raisons :

- les logiques peuvent avoir une valeur prédictive quant à la « manière de raisonner, telle qu'elle s'exerce en fait » dans le contexte de ce mot (cf. *Petit Robert*, sous **logique II.1**) ;
- elles peuvent servir à la différenciation des synonymes.

Concrètement, le type de parole étudié ci-dessous correspond, dans la plupart des cas, à des textes étiquetés et lemmatisés appartenant à des banques de données (textes littéraires extraits de *Frantext*, encyclopédies numérisées, journaux de France ou d'Afrique francophone, d'Italie et d'Allemagne, etc.). Certains de ces corpus permettent le calcul automatique du voisinage des mots-pivots (par exemple d'*odeur* ou de *senteur*, deux noms au centre de la présente contribution) selon des principes probabilistes qui débouchent sur la représentation des profils combinatoires sous forme de diagrammes. Pour d'autres ensembles de textes, surtout ceux faisant partie de la base *Frantext*, il faudra se contenter d'analyses quantitatives moins élaborées, voire de l'examen de simples concordances. Quel que soit par ailleurs le type de corpus, il nous paraît essentiel de ne pas nous contenter de statistiques, mais de regarder parfois de près des exemples d'emploi typiques.

Au cours de cette contribution, nous suivrons d'abord l'évolution de notre petit champ sémantique depuis le XVI^e siècle, en portant notre intérêt essentiellement sur les tournants historiques de la combinatoire des mots et sur la perception sociale et littéraire des choses ; nous jetterons ensuite un coup d'œil

1. Autrement dit, la logique du mot correspond à ce que sa combinatoire révèle sur la « perspective » (au sens de la linguistique cognitive) qu'il implique ; sur « perspective », cf. Tomasello (2004 : 113, 143) : « Nous l'avons vu, la fonction principale d'un langage est de manipuler l'attention d'autrui (c'est-à-dire de l'induire à adopter une certaine perspective sur un phénomène). ».

sur les équivalents sémantiques dans d'autres langues européennes, avant d'esquisser enfin quelques hypothèses explicatives.

2. ODEUR ET SENTEUR AU XVI^e SIÈCLE

L'un des indices du rôle-clé du couple *odeur* / *senteur* au sein du champ sémantique traité dans ce numéro est leur rapport donné par le *Dictionnaire des synonymes* du CRISCO : chacun de ces noms est pour l'autre le premier synonyme, loin devant *émanation*, *fumet*, *exhalaison*, *arôme*, *effluve*, *parfum*, etc. Toutefois, le mot *senteur* étant plutôt rare en français moderne, ce palmarès basé sur l'exploitation de divers dictionnaires reflète la situation d'un registre élevé de la langue. Le présent chapitre se penche sur une période à laquelle l'opposition sémantique entre ces deux mots était encore bien vivante.

Comme le montrent les recherches plein texte dans les lexiques servant de base au *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)* ainsi que dans le *Dictionnaire* même, le nom *senteur*² n'est que faiblement attesté à cette époque, à la différence d'*odeur*. Ce fait rendrait hasardeuse une comparaison sémantique entre les deux synonymes. Par contre, la base *Frantext* présente, pour le XVI^e siècle, 216 attestations du lemme *odeur* et 52 de *senteur*. Si les deux lemmes figurent parfois dans les mêmes contextes, c'est apparemment moins par souci de variation stylistique que pour tirer profit de leurs différences sémantiques. Cela vaut en particulier pour un témoignage de grande valeur : l'essai « DES SENTEURS » de M. de Montaigne (Livre I des *Essais*).

En partant de ces sources, nous essayerons de débrouiller l'écheveau des relations de synonymie passablement complexe entre *odeur* et *senteur* à l'époque de la Renaissance, tentative qui ne saurait faire abstraction d'une certaine polysémie de *senteur*. L'évolution ultérieure des deux mots, qui se soldera par l'élimination de *senteur* de la langue courante, au début du XVII^e siècle, et l'extension du sens d'*odeur*, ne s'explique qu'à partir des valeurs prises par chacun d'eux en français préclassique. L'intérêt de notre analyse est de saisir les stratégies mises en œuvre, à une certaine époque du français, pour conceptualiser la sphère de l'odorat. Nous verrons qu'à ce domaine onomasiologique complexe, aux multiples implications physiologiques et psychiques, correspond du côté de la langue une structuration lexicale et sémantique également complexe, caractérisée par l'intrication ou la superposition de plusieurs types d'oppositions que prennent en charge *senteur* et *odeur*.

2. Cf. Tobler & Lommatzsch (1925-2002), sous *sentor* ; *Dictionnaire historique de la langue française*, sous *sentir* (Rey, 1998 : 3466).

2.1. Qualité vs processus

L'essai de M. de Montaigne (deux pages dans l'édition de la Pléiade) met en relief l'une des deux dimensions qui opposent les deux mots et que l'on pourra provisoirement résumer par la différence entre qualité (statique) et processus (dynamique) : *senteur* désigne une qualité, qui fait l'objet d'une appréciation, alors qu'*odeur* désigne un principe dynamique. Une senteur peut, entre autres, être « parfaite » (« la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien », affirme M. de Montaigne, p. 301), « bonne », « mauvaise », « agréable », « aigre ». En revanche, l'odeur se comporte d'une certaine manière ou fait l'objet d'une action, comme le montre la citation suivante :

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. [...] Si j'en approche mes gans ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour. Elles accusent le lieu d'où je viens. (*ibid.*)

Les odeurs se prêtent même à exercer une action :

Les médecins pourroient, croi-je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font ; car j'ay souvent aperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont. (*op. cit.* : 302)

Pour rendre compte plus systématiquement de cette dimension, nous proposerons un modèle spatio-temporel : du point de vue spatial³, *senteur* réfère à une qualité proche de ou identique à la source (= « formation ») des émanations, *odeur* porte sur le parcours de celles-ci ou leur arrivée au sens olfactif (= « sensation »). Sous l'angle temporel, l'on peut rapprocher cette opposition des aspects lexicaux désignant les phases d'un procès complexe ; « senteur » détient une valeur inchoative, « odeur » couvre les phases moyenne (« diffusion ») ou finale. La réalité de la langue telle qu'elle nous apparaît à travers les documents de *Frantext* est toutefois plus complexe, dans la mesure où certains emplois d'*odeur* portent même sur la source, ce qui implique, dans les termes de la sémantique structurale, la présence d'une opposition inclusive entre *senteur* et *odeur*, avec *senteur* comme pôle marqué. Mais, dans les contextes sensibles à la différenciation synonymique, l'on retrouve en principe le schéma de disjonction spatiale des deux sens caractérisés ci-dessus, quitte à voir parfois qualifier même le nom d'*odeur* (surtout selon le schéma simple *bon vs mauvais*) ; cf. les emplois suivants des deux noms (*Frantext*) :

Aussi il advient aucunesfois que les cerfs passent au travers de brulis, où les chiens n'en peuvent voir aucun sentiment, parce que la *senteur* du feu est plus grande que celle du cerf, mesme les chiens desistent aucunesfois de courir, ayants inspiré par les nazeaux ceste mauvaise *odeur*. (Estienne 1564)

3. Les caractéristiques spatiales de l'odorat ont déjà été traitées par Aristote (1847 . chap. V, §16), qui les rattache à la double nature matérielle et immatérielle de l'odeur (cf. *infra* 2.2) ; cette dernière idée est reprise par Albert le Grand (cf. Jütte, 2000 : 79).

Il est clair que la « senteur » représente ici la source et l'« odeur » la sensation. La signification « matérielle » du pluriel *senteurs* dans la prochaine citation annonce déjà une évolution sémantique du mot, commentée ci-dessous, qui s'imposera de plus en plus au cours des siècles suivants (*Frantext*) :

lors que ses porres estoient ouvers, on pensoit qu'il fust tout parfumé de *senteurs*, et (qui est plus estrange et difficile à croire) son corps mort rendoit telle *odeur*, qu'on l'eust jugé rempli de drogues aromatiques. (Boaistuau 1558)

2.2. Matériel vs immatériel

La différence entre *senteur* « qualité » et *odeur* « principe actif » n'épuise pas le potentiel oppositif des deux noms au XVI^e siècle. L'« Apologie de Raymond Sebond » (Livre II, chap. 12 des *Essais*) contient cette phrase, discutée aussi par le grand synonymiste B. Lafaye au XIX^e siècle (sous *odeur, senteur*), laquelle permet d'appréhender un autre type d'opposition :

Et, s'il en est ainsi comme dict Plutarque que, en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions fauces ?

Le référent de *senteur* n'est donc pas seulement, en tant que porteur de qualités, objet d'évaluations, mais aussi objet tout court et désigne, en l'occurrence, une substance matérielle dont l'on peut se nourrir selon la légende citée (cf. Aristote, *op. cit.* : chap. V, §18), alors qu'*odeur* renvoie ici, conformément à son sens dynamique, au convoyeur de la substance et au processus de l'olfaction. Ces implications matérielles de *senteur* conduisent, au cours du siècle suivant, à une acception du mot qui, surtout au pluriel, caractérise pour un temps son seul emploi vraiment vivant (cf. *infra*).

Si l'on veut entrer plus avant dans la logique opposant, au siècle de la Renaissance, les deux synonymes, il faut creuser les rapports entre les dimensions exposées *supra*, qui ont sans doute un foyer sémantique commun : la proximité spatio-temporelle du référent de *senteur* par rapport à la source des émanations (hypothèse de 2.1) implique la plus grande affinité de ce référent avec la donnée matérielle qui les conditionne (hypothèse de 2.2).

Dans son argumentation sur *odeur* et *senteur*, B. Lafaye (article cité) a surtout retenu l'éventuelle concentration de *senteur* sur un sens concret (comme dans *pois de senteur*). Puisque les objets en question frappent notre odorat et se conçoivent même comme des aliments (cf. la dernière citation de Montaigne), il croit pouvoir associer à *senteur* un sens subjectif (« c'est ce qui est senti par le sujet »), alors qu'*odeur* serait objectif. Il est clair que, cette vision de la synonymie ne tient pas compte de la dimension présentée en 2.1 et s'attache exclusivement à un effet de sens plutôt occasionnel relié à une acception concrète.

3. ODEUR ET SENTEUR À L'ÉPOQUE CLASSIQUE

Le modèle spatio-temporel de l'opposition entre *odeur* et *senteur* (cf. 2.1) disparaît au cours du siècle classique pour une raison bien simple : dans les types de textes représentés dans *Frantext*, *senteur* devient juste après le début du siècle le mot bien rare et littéraire qu'il est resté jusqu'à nos jours, n'entrant pratiquement plus en concurrence avec ce qui était son terme complémentaire au siècle de la Renaissance. Si *senteur* paraît encore très usité pendant la première moitié du siècle (*odeur* : 281 occurrences, *senteur* : 161), c'est uniquement en raison de sa sur-représentation dans la langue de spécialité d'O. de Serres (*Le théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, 1603), qui contient 131 occurrences de *senteur* et seulement 67 d'*odeur*. O. de Serres, que *Wikipedia* considère « comme le père de l'agronomie », spécifie dans son traité les qualités olfactives de douzaines de plantes et de fruits. Qu'il préfère globalement *senteur* à *odeur*, tout en utilisant parfois ces mots dans les mêmes contextes, de façon pratiquement synonyme, correspond à la répartition des mots observée au XVI^e siècle, vu que *senteur* tendait à saisir le phénomène olfactif à la source (souvent les fleurs). Mais, lorsqu'il s'agit de décrire l'effet de telle substance végétale sur l'homme qui l'a consommée, c'est le terme plus rare *odeur* qui réapparaît chez O. de Serres, avec une épithète négative ou positive :

La mauvaise *odeur* provenant d'avoir mangé des aulx, oignons, pourreaux, s'en va par le mascher des nois récentes, ou des feuilles de rue, ou de fenouil, ou du persil. (de Serres 1603)

Après tous ces remèdes, pour bien entretenir les dents, sera bon de les frotter assés souvent, avec des racines de guimauves, dont elles sont rendues polies et claires, à quoi telles racines sont fort propres, affermissant aussi les gencives, et y laissant bonne *odeur*, si à ce l'on les prépare. (*ibid.*)

Pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle, la fréquence de *senteur* par rapport à *odeur* (23 occurrences de *senteur* pour 259 d'*odeurs*) reste aussi basse qu'après 1603. Les différences sémantiques répertoriées *supra* pour le siècle précédent ne sont plus sensibles. Les dictionnaires des deux dernières décennies du XVII^e siècle (Richelet, Furetière, Académie) donnent acte de la synonymie entre *odeur* et *senteur*. Celui de P. Richelet (sous *senteur*), paru en 1680, reflète la prédominance de l'acception qui correspond au pôle « matériel » de la dimension présentée en 2.2. Surtout au pluriel, le référent de *senteur* se concrétise en objet odoriférant, selon P. Richelet : « Ce mot au pluriel se dit en bonne part & absolument. C'est à dire, *bonnes odeurs*. Choses qui sentent bon. [Aimer les senteurs. Faire les senteurs] ». La deuxième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1718) confirme cette définition en la paraphrasant (sous *senteur*) : « absolument, se prend d'ordinaire pour parfum, ou pour une composition qui rend une odeur agreable, & alors il se met souvent au pluriel ».

Les éditions suivantes attestent le déclin même de ces acceptions spéciales. Celle de 1798 note : « et il ne se dit guère que dans ces phrases : *Des eaux de senteur. De la poudre de senteur. Des gants de senteur. Des sachets de senteur* »⁴.

À la fin de la période du français que l'on regarde comme « classique » au sens large, les modèles sémantiques servant à conceptualiser le domaine de l'odorat au XVI^e siècle sont donc dépassés depuis longtemps. Dans les textes du XVIII^e siècle, l'on ne trouve plus trace d'une structuration du champ sur la base de l'opposition entre *odeur* et *senteur*. D'autres principes d'organisation de cette sphère se font jour.

4. NOUVELLE DONNE À PARTIR DU XVIII^e SIÈCLE

Au siècle des Lumières, apparaît un nouvel usage d'*odeur*, allant de pair avec de nouvelles « logiques » du mot, dont les tendances fondamentales se maintiennent jusqu'à nos jours. A. Corbin, historien des mentalités et, après L. Febvre et R. Mandrou, l'un des grands spécialistes de l'histoire des sensations, constate pour cette époque « l'abaissement des seuils de tolérance » à l'égard des odeurs, un phénomène psychosocial dont il voit clairement la portée linguistique (1982 : 71) :

Cette préhistoire de la révolution olfactive, dont je prétends que l'acte décisif s'est joué à partir du milieu du XVIII^e siècle, a tout d'abord concerné le langage. Le français classique a été épuré, lavé de son vocabulaire nauséabond. On espérait ainsi le rendre imputrescible. De là le fléchissement initial des occurrences concernant le sentir [...]. Pour achever la désodorisation, force était de traquer, d'analyser, de décrire les odeurs.

4.1. Évolution quantitative jusqu'à l'aube du XXI^e siècle

Partons d'un bref retour en arrière et de quelques décomptes et calculs pour prendre la mesure du changement depuis les siècles antérieurs. La fonction « Étude de voisinage » du menu de *Frantext*, peu sophistiquée puisqu'elle n'autorise pas la lemmatisation des co-occurents, permet néanmoins de se faire une idée des lexèmes les plus fréquents du voisinage d'un mot-pivot. Aux XVI^e et XVII^e siècles, nous trouvons, dans la même phrase qu'*odeur*, à des rangs élevés⁵ des noms appartenant au paradigme des sensations : *couleur*, *goût*, *senteur*, *saveur*, *chaleur*. Ces données de *Frantext* sont confirmées par un corpus lemmatisé et étiqueté que nous avons constitué pour le XVII^e siècle⁶ à partir de

4. L'édition de 1835 commente les expressions *aimer les senteurs*, *porter des senteurs* comme suit : « Ces deux dernières phrases vieillissent, on dit plus ordinairement, *Aimer les odeurs*, *porter des odeurs* ».

5. Mis à part les adjectifs *bon* et *mauvais*, très fréquents mais peu spécifiques, et des noms liés par contiguïté (*vin*, *terre*, ...). Les rangs reflètent les fréquences absolues des cooccurrences.

6. *Corpus du XVII^e siècle*. Le lecteur peut s'informer des textes rassemblés pour le XVII^e siècle en consultant le site dédié (<http://www.romanistik.uni-koeln.de/home/blumenthal/combinatoire/corpus-fr17s.shtml>) contenant toutes les références. Ce corpus, qui comprend entre autres les ouvrages littéraires canoniques de cette

ressources disponibles sur Internet. Ce corpus permet le calcul de co-occurents « spécifiques »⁷ d'un mot-pivot quelconque selon les critères probabilistes de *log likelihood*, test utilisé par de nombreux chercheurs en lexicométrie (cf. Blumenthal 2006). Les lexèmes les plus spécifiques, dans une fenêtre de cinq mots à gauche et à droite, sont les noms *saveur*, *son*, *couleur*, *chaleur* et *goût* – suite qui témoigne de l'influence de la psychologie de R. Descartes, dont les œuvres font par ailleurs partie du corpus⁸. Mais, puisque l'on rencontre une constellation semblable de noms au XVI^e siècle, l'on peut aussi penser à la causalité inverse dans la genèse des cooccurrences spécifiques.

Au XVIII^e siècle, la combinatoire d'*odeur* se présente de façon sensiblement différente, quels que soient les corpus ou la méthode de calcul. Plus impressionnante encore que ce changement de voisinage du mot (cf. *infra*) est son évolution fréquentielle dans *Frantext* : la part des occurrences d'*odeur* par rapport au nombre de mots (occurrences) décuple dans la tranche de 1751–1800 comparée à celle de 1651–1700, passant de 0,00002 à 0,0002⁹. Il convient d'apprécier ces chiffres à la lumière de la thèse d'A. Corbin (1982), historien des mentalités, selon laquelle une révolution de l'odorat se produit dans la société française à partir du milieu du siècle.

Dans les statistiques portant sur l'environnement du mot, l'on observe surtout deux phénomènes, qui continueront à déterminer l'usage du mot jusqu'à nos jours : la montée en puissance des adjectifs d'une part, et des verbes de l'autre. Globalement, le voisinage d'*odeur* devient donc plus prédicatif, moins marqué par des structures paradigmatiques. L'« étude de voisinage » (cf. *supra*) indique pour le groupe de tête les adjectifs *agréable*, *mauvais*, *bon* et *désagréable*, les verbes *exhaler* et *sentir*. Parmi les noms de sensations, seul *couleur* les dépasse – vestige d'un système combinatoire antérieur. Comme le montre le diagramme suivant, la percée des adjectifs est particulièrement sensible dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (21 326 000 mots), pour laquelle nous pouvons calculer les valeurs probabilistes expliquées *supra*, plus pertinentes que la simple fréquence affichée dans le menu de *Frantext*. La grande fréquence absolue d'*odeur* dans l'*Encyclopédie* (2 248 occurrences contre 35 de *senteur*) mérite par ailleurs une mention spéciale à elle seule : la notation d'« odeur » semble extrêmement importante aux yeux des encyclopédistes.

époque – mais aussi quelques textes philosophiques, originaux ou traduits, et religieux ainsi que des correspondances – contient environ 5 654 000 mots. Il est composé d'ouvrages en accès libre et téléchargeables sur Internet.

7. Des accompagnateurs dont la fréquence de cooccurrence dépasse celle que l'on pouvait prévoir sur la base d'une distribution aléatoire des mots dans le texte.

8. Cf. cette phrase extraite des *Passions de l'âme* : « À l'exemple de quoi il est aisé de concevoir que les sons, les odeurs, les saveurs, la chaleur, la douleur, la faim, la soif, et généralement tous les objets, tant de nos autres sens extérieurs que de nos appétits intérieurs, excitent aussi quelque mouvement en nos nerfs, qui passe par leur moyen jusqu'au cerveau. ».

9. Le XX^e siècle de *Frantext* (tous textes confondus) est retombé à la moitié de cette densité : 0,0001.

PROFIL COMBINATOIRE

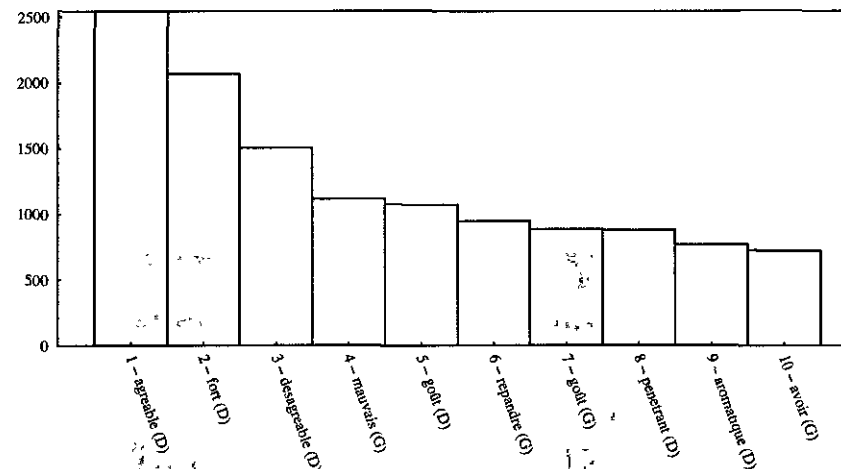


Figure 1 : Accompagnateurs spécifiques d'*odeur* dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert^a

a. Fenêtres de 5 mots à gauche et à droite ; prise en compte des noms, verbes, adjectifs, adverbes, prépositions : G = contexte gauche, D = contexte droit

Les adjectifs autour d'*odeur* possèdent donc des valeurs de spécificité très élevées dans l'*Encyclopédie*, mais ils sont aussi nombreux en tant que lemmes : dans une fenêtre d'un mot à gauche et à droite du pivot *odeur* se trouvent 109 adjectifs différents, dont 42 sont spécifiques. Cette explosion des adjectifs ne saurait s'expliquer que par la fascination qu'exerçaient les variétés d'odeurs sur la société du XVIII^e siècle.

La qualification adjectivale d'*odeur* reste un principe très important, parfois prédominant dans nos corpus du début du XXI^e siècle. Ainsi, *désagréable* est l'accompagnateur le plus spécifique de ce nom dans l'encyclopédie française la plus réputée de nos jours, l'*Encyclopædia Universalis* (44 835 000 mots, 516 occurrences d'*odeur*¹⁰), *agréable* s'y trouvant au onzième rang, après les adjectifs *caractéristique*, *nauséabond* et *piquant*. Cependant, la différenciation des odeurs par les adjectifs y est bien moins poussée que dans l'œuvre de Diderot et d'Alembert car, dans l'*Encyclopædia Universalis*, l'on ne relève que 29 lemmes adjectivaux (dont 21 adjectifs pertinents) immédiatement à côté du pivot *odeur*. Incidemment, ces chiffres montrent que, dans l'encyclopédie moderne, le pourcentage des adjectifs spécifiques, par rapport au nombre total des adjectifs dans la même

10. C'est un autre chiffre apte à faire ressortir l'extraordinaire importance d'*odeur* dans l'œuvre de Diderot & d'Alembert, où, compte tenu des dimensions différentes des encyclopédies, le mot a une fréquence huit fois plus haute que dans l'*Encyclopædia Universalis*.

position, a presque doublé depuis celle du XVIII^e siècle, ce qui équivaut à une terminologisation renforcée.

L'on peut relever une forte prédominance d'évaluations adjectivales, souvent très expressives, dans un tout autre type de textes, les journaux de l'Hexagone, et surtout ceux d'Afrique du Nord et d'Afrique noire. Mentionnons à titre d'exemple le quotidien algérien *El Watan* 2004 (11 300 000 mots), où l'épithète *nauséabond* constitue de très loin le premier accompagnateur d'*odeur*, suivi de *pestilentiel*¹¹.

4.2. Montée en puissance des verbes

Dans la répartition des rôles des verbes autour d'*odeur* dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, nous retrouvons une problématique déjà traitée au chapitre sur le XVI^e siècle : comment exprimer les deux faces du phénomène, la formation et la sensation ? Le système sémantique qui reposait sur la polarité entre deux noms, *odeur* et *senteur*, cède désormais le pas à un autre type d'expression, axé sur l'opposition entre deux groupes de verbes. Les verbes portant sur la source sont de loin plus spécifiques dans l'*Encyclopédie*, comme le montrent les chiffres¹² suivants : *répandre* (788), *exhaler* (460) pour la formation, *sentir* (77), *respirer* (36) pour la sensation. Entre ces deux groupes se trouvent (des points de vue à la fois quantitatif et sémantique) deux verbes que l'on ne rencontre plus avec cette fonction dans l'*Encyclopædia Universalis* : *approcher* (317) et *avoir* (156), verbes témoignant de la préoccupation descriptive des encyclopédistes qui voulaient rendre présente le mieux possible la nature d'une certaine *odeur* :

Les grappes ont une odeur vive qui approche de celle de la lavande ordinaire, mais plus douce : séparées de leurs follicules, les graines ont une odeur plus forte & plus acre, & qui tient de celle du camphre. (sous amome)

Les verbes de formation prédominent également dans l'*Encyclopædia Universalis*, avec en tête *exhaler* et *dégager*, qui s'est substitué à *répandre*.

Mais alors que, dans les encyclopédies, le profil combinatoire d'*odeur* reste dominé par les adjectifs qualificatifs malgré l'emploi systématique de groupes de verbes sémantiquement complémentaires, un verbe conquiert le premier rang de tous les accompagnateurs spécifiques d'*odeur* dans un autre corpus, fait de 25 romans parus entre 1873 et 1916¹³. Voici la liste des dix premiers accompagnateurs d'*odeur* dans ce corpus, calculés dans les mêmes conditions

11. *Pestilentiel* se trouve au premier rang du *Figaro* 2002. La rubrique « Dictionnaires » (sous *odeur*) du correcteur *Antidote* fournit une liste impressionnante de 143 épithètes d'*odeur* (45 de *senteur*), basée sur l'exploitation d'un ensemble de textes (environ 500 millions de mots), allant des plus fréquentes (*forte*, *nauséabonde*, *âcre*, *fétide*, *agréable*, *désagréable*) aux plus rares (*répulsive*, *caramélisée*, *agreste*).

12. Les degrés de spécificité (mesurés selon *log likelihood* sans différenciation droite/gauche par rapport à *odeur*) sont indiqués entre parenthèses.

13. Il s'agit du corpus *Frantext.romans.1873-1916* (2 045 000 mots) comprenant des textes libres de copyright téléchargeables sur *Frantext*.

que ceux du diagramme *supra*, avec indication des fenêtres et des degrés de spécificité entre parenthèses : 1. *exhaler* (G 134), 2. *bon* (G 76), 3. *pénétrant* (D 64), 4. *suave* (G 62), 5. *respirer* (G 58), 6. *monter* (D 52), 7. *fade* (D 47), 8. *exhaler* (D 47), 9. *sentir* (G 45), 10. *flairer* (G 41).

4.3. Des verbes de formation aux verbes de sensation

Les dates de *Frantext.romans.1873-1916* avaient été déterminées dans un premier temps pour constituer un corpus de référence dans le cadre d'un autre projet de recherche concernant le style de M. Proust. La disponibilité de corpus numérisés pour la même époque a permis de faire quelques comparaisons intéressantes : l'accompagnateur le plus spécifique d'*odeur* dans l'œuvre romanesque de M. Proust (1998, 1 346 000 mots) est également un verbe, à savoir *sentir*, qui ne se présente cependant qu'au neuvième rang dans le corpus de référence. Or, dans le même genre littéraire, cet accompagnateur est promis à un bel avenir, puisqu'il monte au deuxième rang dans un grand corpus de romans (faisant partie de *Frantext*) de la seconde moitié du XX^e siècle (*Frantext.romans.1950-2000*, 16 478 000 mots). Voici la liste des accompagnateurs les plus spécifiques : 1. *respirer* (G 1012), 2. *sentir* (G 555), 3. *bon* (G 316), [...] 9. *dégager* (G 304), 10. *éceurant* (D 293), 11. *encens* (D 292), 12. *répandre* (G 288). Dans les romans du XX^e siècle, l'on peut donc constater un net glissement, anticipé par M. Proust, des verbes de formation (*dégager*, *répandre*, etc.) aux verbes de sensation (*respirer*, *sentir*, etc.). Des centaines d'expressions de ce dernier type dans M. Proust d'abord, dans *Frantext.romans.1950-2000* ensuite, ont pour fonction de centrer l'attention sur la sensibilité d'un expérienceur en fonction de sujet grammatical. Celui-ci réagit émotivement aux capacités olfactives d'une substance, même parfaitement banale, à évoquer tout un univers :

Comme un vent qui s'enfle avec une progression régulière, j'entendais avec joie une automobile sous la fenêtre. Je sentais son odeur de pétrole. Elle peut sembler regrettable aux délicats [...]. Mais pour moi (de même qu'un arôme, déplaisant en soi peut-être, de naphthaline et de vétiver, m'eût exalté en me rendant la pureté bleue de la mer le jour de mon arrivée à Balbec), cette odeur de pétrole qui, avec la fumée s'échappant de la machine, s'était tant de fois évanouie dans le pâle azur, par ces jours brûlants où j'allais de Saint-Jean de la Haise à Gourville, comme elle m'avait suivi dans mes promenades pendant ces après-midi d'été où Albertine était à peindre, faisait fleurir maintenant, de chaque côté de moi, bien que je fusse dans ma chambre obscure, les bleuets, les coquelicots et les trèfles incarnats, m'enivrait comme une odeur de campagne, [...]. (Proust 1922)

[...] à peine avais-je mis le pied au bord de cet immense espace noir que j'ai respiré une odeur d'essence, odeur qui m'a toujours ému – sans que je parvienne à savoir pour quelles raisons exactes – odeur aussi douce à respirer que celle de l'éther et du papier argent qui a enveloppé une tablette de chocolat. (Modiano 1975)

La longue citation de M. Proust débute par la sensation, revient sur la formation (*s'échappant*) et la diffusion (*évanouie*, *suivi*) et culmine dans l'évocation des effets de l'odeur (*faisait fleurir*, *enivrait*). Les verbes de ce dernier type, trop différenciés

et par conséquent trop rares pour s'imposer aux premiers rangs des profils combinatoires, mériteraient à l'évidence une étude spéciale.

4.4. Tendances combinatoires actuelles

Alors que cette orientation, statistiquement frappante, de la logique d'*odeur* vers le sujet humain est un phénomène à la fois récent et typique du style littéraire, deux autres combinaisons modernes, de moindre envergure, se manifestent dans plus d'un type de texte.

Il s'agit d'abord de la lente montée du verbe *flotter* en combinaison avec *odeur*, retraçable dans *Frantext* à partir des années 60¹⁴ :

[...] et une *odeur* indéfinissable *flottait*, exhalaison des parfums, des cuirs, des épices et des plumes d'autruche liées en gros bouquets [...]. (Flaubert 1863)

Dans *Frantext.romans.1873–1916*, *flotter* n'arrive qu'au treizième rang des verbes (calcul sans différenciations des côtés), mais monte au sixième rang dans *Frantext.romans.1950–2000*. Dans plusieurs années successives du journal *Le Monde*, *flotter* est devenu le verbe le plus spécifique. Sans appartenir clairement à l'un des deux pôles (formation *vs* sensation), bien que la provenance de l'odeur soit généralement spécifiée, ce verbe est le plus souvent associé à un lieu, souvent vague, mais qui peut correspondre à un énorme espace : « Une *odeur* nauséabonde *flotte* dans l'air pourtant d'habitude si pur de l'arrière-pays australien » (*Le Monde* 2002). Le succès de la combinaison dans les textes littéraires et certains journaux s'explique sans doute par sa valeur d'indication scénique, souvent fortement suggestive ; voici un bel exemple de cette capacité évocatrice :

Un homme de main du « passeur » est venu le relancer, hier soir, dans sa pension suffocante du souk Dakhil, le quartier des candidats à l'immigration près du port. Il y *flotte* une *odeur* forte d'épices, d'urine et de poisson qui pour beaucoup est aussi celle de l'espoir. (*Le Monde* 2002)

Les qualités de ce groupement, dans lequel la collocation binaire <*flotter+odeur*> s'accompagne de façon stéréotypée de deux éléments supplémentaires (lieu et type d'odeur), se prêtent merveilleusement aux emplois figurés ; cf. « celle de l'espoir », dans la dernière citation, ainsi que :

Par-delà les excès attendus des podiums, il *flotte* sur tout ceci une *odeur* très parisienne : celle du bon faiseur et de l'élégance affichée. (*Le Monde* 2002)

L'autre phénomène, partiellement nouveau et non limité à un genre, est le retour d'une logique paradigmatique – mais totalement différente de ce que nous avons observé dans la langue ancienne : la combinaison stéréotypée d'*odeur* et de *bruit*. Elle arrive au premier rang des accompagnateurs d'*odeur* dans des médias aussi différents que la partie « Sciences Humaines » de l'*Encyclopædia*

14. La combinaison plus ancienne <*flotter+parfum*> servait probablement de modèle, voir *infra*.

Universalis (2005, 24 947 000 mots), *Le Monde* (2002) et *Sud Ouest* (2002) – et bien d'autres quotidiens de France. Dans la majorité des cas, cette combinaison fait soit allusion au manifeste futuriste de C. Carrà (*La peinture des sons, des bruits, des odeurs*, 1913), soit à une formule tristement célèbre utilisée par J. Chirac à propos des immigrés lors d'un discours électoral à Orléans (19/06/1991) : « [...] si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur, hé bien le travailleur français sur le palier devient fou ».

La combinaison est cependant établie au-delà de toute référence à une actualité politique quelconque, et ce, non seulement au sens péjoratif, qui correspond à l'idée de « nuisances ». Les connotations paraissent ainsi tout à fait positives dans la citation suivante : « Retrouver Bayonne, pour Christophe Lamaison, c'est aussi retrouver les *bruits* et l'*odeur* du rugby de l'adolescence, « boucler la boucle ». » (*Le Monde* 2002)

5. PARFUM

Pour la longue période consécutive à la marginalisation stylistique de *senteur* au début du XVII^e siècle, nous nous sommes concentré sur l'évolution d'*odeur* en faisant provisoirement abstraction de ses synonymes. Or, d'autres mots ont pris la relève de *senteur*, accentuant encore plus nettement que ce nom la focalisation sur la source de l'odeur, voire sur la substance odorante. Il s'agit, entre autres, des noms que le dictionnaire des synonymes du CRISCO classe sous *odeur* dans cet ordre : (*senteur*), *émanation*, *fumet*, *exhalaison*, *arôme*, *effluve*, *parfum*. Nous esquisserons par la suite quelques traits saillants de l'évolution de *parfum*, dont l'usage moderne s'est fixé, selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey 1998), au XVII^e siècle. Les cooccurrences de *parfum* et *senteur* témoignent en général, comme celles de *senteur* et *odeur* en français préclassique, de la postériorité du référent d'*odeur* dans l'ordre des choses. Un indice parlant de ce rapport est l'emploi figuré ou comparatif des deux mots, qui fait appel aux stéréotypes familiers aux lecteurs ; cf. cette citation de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (sous *prospérité*) : « La vertu est semblable aux *parfums*, qui rendent une *odeur* plus agréable quand ils sont agités & broyés ». L'intérêt particulier de *parfum*, dans le contexte de la présente contribution, tient au fait que les changements subis par son profil combinatoire au fil des siècles ont en général devancé de quelques décennies ceux d'*odeur*. Tout se passe, en effet, comme si les tendances se manifestant d'abord dans l'emploi de *parfum*, mot plus rare mais connoté en principe positivement, ouvraient la voie à l'usage d'*odeur*, mot sans connotation univoque. Bref, *parfum* semble avoir servi de mot-pilote à *odeur*¹⁵.

15. Au-delà de leurs relations linguistiques dans le système lexicologique et dans les textes français, les référents des deux mots ou de leurs équivalents dans d'autres langues participent d'une dimension culturelle que Munier (2005) caractérise ainsi : « La dialectique de l'odeur et du parfum se déploie tout au long de l'histoire dans un contexte religieux ou laïc, ancien ou moderne. ».

Le rôle précurseur de *parfum* se voit d'abord dans le voisinage verbal à l'intérieur d'ensembles de textes purement ou majoritairement littéraires : dès la première moitié du XIX^e siècle, la fonction « étude de voisinage » de *Frantext* révèle une majorité (en chiffres absolus) des verbes de sensation *respirer*¹⁶ et *sentir*, par rapport aux verbes désignant la formation des odeurs, (*s'exhaler* et *répandre*). Ce basculement se confirme dans les calculs probabilistes appliqués à *Frantext.romans.1873-1916* et, bien plus nettement encore, dans *Frantext.romans.1950-2000*, où *respirer* et *sentir* se présentent (après *flacon*) aux deuxième et troisième rangs, loin devant *répandre*, premier verbe de formation au treizième rang¹⁷.

La priorité de l'évolution combinatoire de *parfum* apparaît ensuite dans ces cooccurrences avec *flotter*, dont l'on ne trouve pas trace dans *Frantext* avant la première moitié du XIX^e siècle, mais qui est de nos jours très courante ; à tel point que *flotter* constitue dans *Frantext.romans.1950-2000* le septième accompagnateur le plus spécifique de *parfum* et le verbe le plus spécifique du voisinage de ce nom dans *Le Monde* 2002. Une étude minutieuse de cette combinaison serait d'autant plus intéressante qu'elle jetterait un jour nouveau sur le vieux problème de la genèse des collocations. En l'espèce, les premiers rapprochements entre *parfum* et *flotter* dans la langue littéraire semblent avoir été facilités par des coordinations de *parfum* avec un ou deux autres noms ou par le biais de comparaisons qui font mieux passer le choix de ce verbe d'abord inhabituel.

ces humides parfums, ces émanations, / ces secrètes vertus des bois et des vallons / qui flottent le matin sur toute la nature. (de Guérin 1839)

Il y a tant de monde assemblé, tant d'aromates fumant dans les trépieds, tant de vins, tant de viandes, tant de parfums, tant d'haleines, que des nuages flottent sur le festin. (Flaubert 1849)

Et, répandu partout, sur les eaux, dans le vent, / L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale [...]. (Hugo 1859)

La combinaison se généralise ensuite dans le langage littéraire et pénètre dans le style de la presse – apparemment toujours avec une longueur d'avance sur la collocation <odeur+flotter>, qu'elle a éventuellement induite par analogie.

L'esquisse diachronique que nous venons de tracer n'a d'autre ambition que de développer une hypothèse de travail à peu près cohérente en soi : la combinatoire de *parfum* préfigure partiellement celle d'*odeur*. Cette hypothèse peut certes s'appuyer sur quelques données repérées dans *Frantext*, mais il serait naïf de considérer cet ensemble de textes (qui ne constitue pas un « corpus ») comme une documentation exhaustive des mouvements et des variétés écrites de

16. Respirer le parfum d'une personne peut passer à cette époque pour un moyen de découvrir son individualité, comme le note Munier (2005) : « La stylisation, non plus contemplée, mais inhalée, exerce une influence plus profonde car plus immédiate, une seconde forme de dialectique entre distance et proximité en témoigne : l'individu respiré est immédiatement donné par son arôme, alors même que son corps demeure en retrait. ».

17. Résultats obtenus dans les conditions habituelles (voir *supra*) : fenêtre de 5 mots des deux côtés, etc.

la langue de leurs époques respectives. En attendant la numérisation annoncée à grande échelle des textes faisant partie du patrimoine national, nous n'avons d'autre choix que de tabler sur les informations contenues dans des banques de données extrêmement lacunaires et parfois constituées au hasard des éditions disponibles. Une grande prudence est donc de mise quant à la force probante des attestations citées ici.

Si les profils combinatoires des deux mots se distinguent dans nos corpus modernes, malgré la convergence historique que nous venons d'observer, c'est, d'une part, en raison de la polysémie caractéristique de *parfum* (« substance aromatique »¹⁸ ou « odeur agréable ») et, de l'autre, à cause des différences d'ordre évaluatif mentionnées *supra*.

Reste la question ardue du pourquoi des évolutions combinatoires décrites en 5.3 et 6. : comment interpréter le rôle, grandissant tout au long du XIX^e siècle, qu'accordent les textes littéraires à la perception des odeurs et des parfums ainsi qu'à leur présence (exprimée typiquement par *flotter*) sur la scène des événements narrés ? Une tentative d'explication pourrait s'inspirer des recherches de L. Spitzer (1942 : 174 *sqq.*), stylisticien et historien de la littérature, qui a consacré un essai célèbre aux notions de milieu et d'ambiance, dont il analyse la montée à partir du XIX^e siècle dans la littérature française. Leur fortune (comme celle d'*atmosphère* et *climat*, *op. cit.* : 188) est emblématique d'une attention accrue, motivée par des théories se voulant sociologiques ou biologiques, prêtée aux « circonstances ambiantes »¹⁹ dans lesquelles évoluent les personnages littéraires. Que le lecteur se reporte à la longue citation de M. Proust reproduite *supra* à la fin de la section 4.3 pour se faire une idée de l'importance que peuvent prendre, dans une œuvre littéraire, les circonstances constituées par les odeurs.

6. APPROCHE CONTRASTIVE

Les logiques régissant le comportement de quelques noms français dans le domaine de l'odorat valent-elles aussi pour d'autres langues ? La question ne manque pas d'intérêt méthodologique, historique et contrastif. En essayant d'y apporter une première réponse très partielle, nous nous limiterons à l'époque contemporaine et à un seul type de textes, des quotidiens nationaux allemands et italiens²⁰. Pour des raisons de place, nous réduisons au strict minimum le premier pas d'une comparaison lexicologique, la détermination des équivalents approximatifs : retenons qu'*odeur* correspond dans de nombreux contextes à

18. Acception qui entraîne l'apparition de *flacon* comme accompagnateur le plus spécifique dans la majorité des corpus modernes.

19. Spitzer (1942 : 180). Les idées développées par Spitzer se retrouvent pour l'essentiel dans le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey 1998) sous les entrées *ambiant* et *milieu*.

20. Notre banque de données contient quelques années des journaux suivants : *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Frankfurter Rundschau*, *Süddeutsche Zeitung* ; *Corriere della Sera*, *La Stampa*.

odore en italien et à *Geruch* en allemand, de même que *parfum* à l'italien *profumo*. En allemand, il faut se décider entre *Parfüm* et *Duft* pour rendre les deux acceptions de *parfum*. Le dénominateur commun dans les relations entre les trois couples *odeur-parfum*, *odore-profumo* et *Geruch-Duft/Parfüm* est l'opposition entre évaluation non impliquée (*odeur*, *odore*, *Geruch*) et évaluation positive (*parfum*, *profumo*, *Duft*, *Parfüm*).

En allemand, l'analyse du voisinage verbal ne permet ni pour *Geruch* ni pour *Duft* de faire pencher la balance en faveur du pôle de la formation (*ausströmen*) ou de la sensation (*wahrnehmen*, *riechen*). Par contre, *Geruch* tend de façon hautement significative à préférer un environnement paradigmatique. Ainsi, dans *Süddeutsche Zeitung* (2000, 39 983 000 mots, 366 occurrences de *Geruch*), l'on trouve aux neuf premiers rangs les noms *Geräusch* (G ; < bruit >), *Geschmack* (D ; < goût >), *Lärm* (G ; < bruit >), *Farbe* (G ; < couleur >), *Geräusch* (D) ²¹.

Dans les journaux italiens, *odore* tend clairement vers le pôle de la sensation, grâce à la haute spécificité (statistique) du verbe *sentire*. *Profumo* présente un profil combinatoire très différent, sa préférence pour un voisinage paradigmatique ne faisant pas de doute. Parmi les douze accompagnateurs les plus spécifiques, nous trouvons dans *La Stampa* (2002, 28 037 000 mots, 631 occurrences de *profumo*) les noms *colore* (G), *sapore* (D), *sapore* (G), *colore* (D) et *aroma* (D) ²². Très étonnant dans une perspective comparative : il « manque » dans les journaux italiens la référence aux bruits et autres sensations sonores, si l'on fait abstraction du petit vingtième rang de *suono* (< son >) dans le profil de *profumo* du *Corriere della Sera* (1997) et du même mot au trentième rang dans le profil d'*odore* de *La Stampa* (2002). *Musica* se présente bien dans le contexte de *profumo*, mais en dehors des 50 lexèmes les plus spécifiques ²³. La vision des sensations en italien relèverait-elle sur ce point d'une autre logique qu'en allemand et en français ? Les bases empiriques dont nous disposons ne nous paraissent pas encore suffisamment larges et variées pour vérifier une telle hypothèse.

De façon purement formelle, l'importance de l'environnement paradigmatique dans les corpus modernes de l'allemand et de l'italien rappelle évidemment certaines structures combinatoires typiques du français préclassique ou classique. Or, en l'absence d'études diachroniques portant sur le voisinage des noms qui

21. Voici un exemple qui aligne encore d'autres éléments du paradigme des cinq sens traditionnels : « Auf rund 4 000 Quadratmetern tauchen die Besucher in eine Atmosphäre aus Licht, Farben, Gerüchen und Klängen ein. » (*Süddeutsche Zeitung* 2000)

22. « Troppo concreto e salutare è il rapporto che intrattiene con la sua Liguria, con i suoi colori, profumi e sapori. » (*La Stampa* 2002)

23. « Così i colori, i profumi, la musica e l'ambiente sono parte integrante del benessere del soggiorno. » (*La Stampa* 2002). La rareté de la cooccurrence de noms provenant des deux champs paraît d'autant plus étonnante que le verbe *sentire* se combine de façon hautement spécifique avec les compléments d'objet *odore* et *rumore*, mais dans des contextes différents. Par ailleurs, les noms *rumore* et *chiasso* ainsi que l'adjectif *rumoroso* sont bien représentés dans le corpus italien (par exemple, on y trouve 555 occurrences de *rumore* dans *La Stampa*, 2002).

nous intéressent dans différents types de textes de ces deux langues, l'idée selon laquelle le style journalistique de l'allemand et de l'italien correspondrait dans ce domaine à une logique ancienne du français n'est pour le moment guère qu'une vue de l'esprit – susceptible de se transformer en hypothèse de travail sur la base de corpus adéquats.

7. RÉSUMÉ ET PERSPECTIVES

En tentant de dégager les résultats de notre enquête, nous insisterons d'abord et encore une fois sur les limites empiriques d'une telle entreprise : pour suivre de façon statistiquement fiable l'évolution et les variétés des profils combinatoires à travers le temps et les genres de textes, il aurait fallu disposer de corpus numérisés et étiquetés autrement plus étendus et diversifiés. Même la plus belle banque de données du monde ne peut donner que ce qu'elle a et, en l'état actuel des choses, les informations distributionnelles sur lesquelles nous devons tabler sont fragmentaires jusqu'à un passé récent. L'on croit savoir que cette situation changera bientôt grâce aux grands projets de numérisation portant même sur les journaux des siècles passés.

Cela dit, dans une perspective historique de longue durée, l'on peut formuler quelques hypothèses sur ce que nous avons appelé la logique du nom *odeur* et de ses synonymes depuis le XVI^e siècle. La composante la plus constante de cette logique est l'importance de la dimension formation/sensation, qui se décline différemment selon les époques. Au XVI^e siècle, elle s'articule, de façon pas toujours bien nette, à travers une opposition lexicale entre *senteur* (phénomène proche de la source de l'odeur) et *odeur*, terme non marqué de l'opposition, couvrant surtout la sensation. *Senteur* marginalisé, les prédicats verbaux entourant *odeur* prennent la relève. Au XX^e siècle, l'aspect de la sensation (*sentir*, *respirer*) l'emporte quantitativement de plus en plus sur celui de la formation (*s'exhaler*, *émaner*), focalisant par là le sujet expérimenteur. À côté de l'environnement verbal, d'autres types de constructions caractérisent le profil combinatoire à certaines époques : la profusion d'adjectifs épithètes à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, correspondant à une logique de classification ; les structures de coordination, relevant d'une logique centrée sur le paradigme, d'abord aux XVI^e et XVII^e siècles, ensuite sous la forme particulière du lien *odeur/bruit* dans la presse contemporaine.

De rapides sondages dans la presse allemande et italienne de nos jours ont mis en lumière la pertinence du modèle du profil combinatoire pour la lexicologie contrastive : certains équivalents d'*odeur/parfum* tendent à se réaliser dans des schémas fortement typés, des structures paradigmatiques devenues marginales en français contemporain.

La démarche que nous avons suivie ouvre la voie à des tentatives d'explication dans le cadre d'une approche interdisciplinaire, en collaboration surtout avec les courants issus de l'École des Annales. Cela vaut, entre autres, pour les

pendants linguistiques de ce qu'A. Corbin appelait la « révolution perceptive » du XVIII^e siècle, pour l'appropriation du parfum comme marque de l'individualité ou pour la genèse du nouveau paradigme des nuisances (*odeur/bruit*) dans les mass médias modernes. D'autres composantes ou évolutions des profils combinatoires analysés ne sauraient être dissociées des types de textes (descriptifs, narratifs, explicatifs, etc.) ou des tendances stylistiques qui se font jour à une certaine époque (cf. Spitzer 1942 sur *milieu*).

Bref, l'étude du profil combinatoire des mots s'est avérée utile pour l'élaboration d'hypothèses sur les relations entre données sémantiques et textuelles, d'un côté, et phénomènes de civilisation, de l'autre – étant entendu que l'émergence de nouvelles logiques ne saurait s'interpréter comme un simple épiphénomène de faits sociétaux (cf. Blumenthal, 2008 : 11). La sémantique « outillée » de nos jours semble à même de contribuer à une histoire des sens et des sensations telle que l'entrevoit R. Mandrou (1961 : 68-85) dans un essai toujours captivant, mais aussi à une étude comparée des sensibilités de diverses communautés nationales ou culturelles.

Références

- [ACADÉMIE] *Dictionnaire de l'Académie française*, neuf éditions, Nancy : ATILF, 1694-1994. (en ligne : <http://www.atilf.fr/academie9.htm>)
- [AHLF] *Atelier historique de la langue française*, recueil de sept dictionnaires historiques du XVII^e au XIX^e siècle sur cédérom, Marsanne : Redon, 1999.
- [ANTIDOTE] *Antidote*, logiciel d'aide à la rédaction du français. Dix dictionnaires intégrés à l'application, Montréal : Druide informatique, 2006.
- [CORPUS DU XVII^e SIÈCLE] Base de données textuelles compilée par P. Blumenthal & S. Diwersy, Cologne : Université de Cologne, 2008. (en ligne : <http://www.romanistik.uni-koeln.de/home/blumenthal/combinatoire/corpus-fr17s.shtml>)
- [CRISCO] *Dictionnaire des synonymes*, Caen : CRISCO. (en ligne : <http://www.crisco.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi>)
- [DIDEROT & D'ALEMBERT] *L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sur cédérom en texte intégral, Marsanne : Redon, 2000.
- [DMF] *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, Base textuelle, Nancy : ATILF. (en ligne : <http://atilf.atilf.fr/dmf.htm>)
- [ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS] *Encyclopædia Universalis 2006. Version 11*, Paris : Encyclopædia Universalis, 2005.
- [FRANTEXT] *Base textuelle catégorisée*, Nancy : ATILF. (en ligne : <http://www.frantext.fr/>)
- [GAHLF] *Grand atelier historique de la langue française*, recueil de 14 dictionnaires historiques du français du XVII^e au XIX^e siècle sur cédérom, Marsanne : Redon, 2003.
- [PETIT ROBERT] REY-DEBOVE J. & REY A. (éds), *Le Nouveau Petit Robert*. Texte remanié et amplifié, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2006.
- [TOBLER-LOMMATZSCH] TOBLER A. & LOMMATZSCH E. (1925-2002), *Altfranzösisches Wörterbuch*, version électronique réalisée par P. Blumenthal & A. Stein, Stuttgart : Steiner.
- [WIKIPEDIA] http://fr.wikipedia.org/wiki/Olivier_de_Serres

- ARISTOTE (1847), *Opuscules. Traité de la sensation et des choses sensibles*, Paris : Dumont (en ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/sensation.htm#V>).
- BLUMENTHAL P. (2006), « De la logique des mots à l'analyse de la synonymie », *Langue française* 150, 14-31.
- BLUMENTHAL P. (2008), « Histoires de mots : affinités (s)électives », in J. Durand, B. Habert & B. Laks (éds), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF'08*, Paris : Institut de Linguistique Française, 31-46. (en ligne : www.linguistiquefrancaise.org/index.php?option=article&access=standard&Itemid=129&url=/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08338.pdf)
- CARRÀ C. (1913), *La peinture des sons, des bruits, des odeurs, Manifeste futuriste*, Milan : Direction du mouvement futuriste.
- CORBIN A. (1982), *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social aux XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris : Aubier Montaigne.
- COSERIU E. (1952), *Sistema, norma y habla*, Montevideo : Universidad de la República.
- FURETIÈRE A. (1690), *Dictionnaire universel*, version électronique dans *Atelier historique de la langue française*, recueil de sept dictionnaires historiques du XVII^e au XIX^e siècle sur cédérom, Marsanne : Redon, 1999.
- JÜTTE R. (2000), *Geschichte der Sinne. Von der Antike bis zum Cyberspace*, Munich : Beck. [trad. anglaise : *A History of the Senses: from Antiquity to Cyberspace*, Cambridge (UK): Polity, 2005]
- LAFAYE B. (1869), *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, Paris : Hachette.
- MANDROU R. (1961), *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique 1500-1640*, Paris : Albin Michel.
- MONTAIGNE M. de (1962), *Œuvres complètes*, Paris : Bibliothèque de la Pléiade.
- MUNIER B. (2005), « Odeurs et parfums, sociologie », *Encyclopædia Universalis 2005*.
- PROUST M. (1998), *Œuvres romanesques complètes*, cédérom des œuvres de M. Proust, Paris : Champion électronique.
- REY A. (dir.) (1998), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires Le Robert.
- RICHELET P. (1680), *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses. Plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise : ses expressions propres, figurées et burlesques [...]*, version électronique dans *Grand atelier historique de la langue française*, recueil de 14 dictionnaires historiques du français du XVII^e au XIX^e siècle sur cédérom, Marsanne : Redon, 2003.
- RICOEUR P. (1965), « Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage », texte inédit, 23 p. (en ligne : www.fondsriceur.fr/photo/Ricoeur_Le%20dernier%20Wittgenstein%20et%20le%20dernier%20Husserl.pdf)
- SPITZER L. (1942), « MILIEU and AMBIANCE: an essay in historical semantics », *Philosophy and Phenomenological Research* 3, 169-218.
- TOMASELLO M. (2004), *Aux origines de la cognition humaine*, Paris : Retz.